

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 7 (1874)

**Artikel:** Quelques aphorismes de R. Rothe  
**Autor:** Geisendorf, E. / Rothe, R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379164>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## QUELQUES APHORISMES DE R. ROTHE<sup>1</sup>

---

Il est surprenant combien l'idée du royaume de Dieu, qui dans le cercle d'idées de Jésus est si fort à l'avant-plan, passe à l'arrière-plan dans le cercle d'idées des apôtres.

Les développements doctrinaux des apôtres sont déjà une trop haute estime de la théologie, laquelle a chassé si tôt la foi en Christ dans une fausse position. (*Durch welche der Glaube an Christum so früh in eine schiefe Stellung hineingetrieben worden ist.*)

Il n'y a pas eu de prime abord un christianisme, mais seulement un Christ. Le Christ dut d'abord être traduit (*übersetzt*) en un christianisme ; ce fut un travail pénible et long auquel Paul a pris part plus que personne. Ce christianisme n'a pas été fait de rien, ou de ce qui était antérieur, nommément du judaïsme ; mais il est sorti d'un Christ réel, d'un individu historique, dont l'apparition morale et le développement vital ont ouvert à l'humanité un horizon tout nouveau et ont posé devant elle un nouveau problème ; pour la solution de ce problème des suppositions (*Voraussetzungen*) absolument nouvelles devenaient indispensables.

C'est dans Paul qu'apparaît pour la première fois la réflexion scientifique sur le christianisme considéré, d'un côté, comme fait extérieur et intérieur (à ce dernier égard au moyen de la plus attentive observation de sa propre personne), et, de l'autre, dans

<sup>1</sup> *Stille Stunden, Aphorismen aus R. Rothe's handschriftl. Nachlass, 1872, in-8 de X, 378 pages. Voir livraison d'octobre 1873, pag. 555.*

ses rapports avec la révélation divine précédente et en général avec toute l'histoire. Il devait en advenir ainsi dans un homme chez lequel la foi à Christ n'était pas la suite, comme chez les onze, d'une contemplation immédiate, mais d'un récit arrivé jusqu'à lui. Pour lui la foi immédiate au christianisme était foi à Christ.

Dès qu'au lieu de considérer le monde (sous la lumière que nous devons au christianisme et aussi loin que peut s'étendre notre horizon) tel qu'il est, on fait du christianisme une école spéciale, on court le risque de le constituer sous forme de statuts. A l'apparition de l'activité de Paul les anciens apôtres, qui savaient bien combien le dogmatisme avait été étranger à leur maître, ont eu le pressentiment obscur de ce danger.

On comprend qu'ils se soient effrayés en voyant Paul dégager la foi à Christ de la théocratie israélite. C'était peut-être une nécessité historique, mais ce n'était rien moins pourtant que dégager la piété chrétienne de toute communauté politique (car elle ne pouvait non plus s'édifier sur la communauté politique païenne); c'était la poser sur elle-même, sur elle seule, faire de la vie chrétienne une vie purement religieuse, une vie toute à l'église. Que ce fût essentiellement contraire à la nature de l'œuvre voulue par le Christ, ils l'ont bien senti.

Plus Paul vit se reculer la *parousie* de Christ, plus aussi se développa chez lui l'idée d'église, plus se forma en lui la pensée d'un développement historique nécessaire du royaume de Christ.

L'avantage que les anciens apôtres ont eu sur Paul, d'avoir connu Christ personnellement, ne saurait être estimé trop haut. Christ a été, pour Paul surtout, une idée, le Rédempteur. Pour les autres apôtres il a toujours été, avant tout, une personne concrète, un caractère déterminé. Et, malgré leur judaïsme, c'est ce qui les a préservés de l'esprit de secte.

Les judéo-chrétiens ne pouvaient se faire à l'idée de séparer le christianisme de la communauté politique et de le fonder sur une communauté purement religieuse, sur une église. C'est

cette crainte, ce pressentiment qui les tenait attachés au judaïsme.

Le paulinisme n'a eu toute son action qu'à la Réformation. De nos jours nous aurions grand besoin d'un nouveau Paul, d'un nouvel apôtre des gentils qui donnât aux chrétiens inconscients le sentiment de leur christianisme, et par là même en même temps à nos judéo-chrétiens la conscience de la non-chrétienté de leur christianisme légal, c'est-à-dire conventionnel.

En Israël aussi il s'est vérifié que la piété doit dégénérer quand elle prend la forme ecclésiastique (*In der kirchlichen Form.*)

Le paganisme est généralement la religion de la nature ; la religion hellénique, la religion humaine.

Mahomet est la première grande protestation (*Eingreifen*) historique contre l'absorption du christianisme par l'ecclésiasticisme.

Parce que le christianisme doit dégénérer quand il prend la forme d'église, Christ, aussi longtemps que le christianisme gardera cette forme, laissera subsister à côté de lui les autres religions.

Le chrétien pieux non dogmatique acceptera sans trop de scandale des audaces dogmatiques (*Schroffheiten*) et des affirmations supposant une action surnaturelle (*Wunderlichkeiten*), mais jamais un *travestissement* du christianisme, comme le catholicisme en est un.

Le maintien de l'orthodoxie dans la théologie de l'église catholique va de soi. Les têtes bornées parmi les théologiens catholiques sont *bonâ fide* orthodoxes. Mais les mieux doués parmi eux, lorsqu'ils tombent inévitablement dans des hétérodoxies fondamentales, quittent, quand leur manière de voir est sincère (*bona fides*), la théologie. S'ils sont au contraire gens *malæ fidei*, ils simulent l'orthodoxie. Ainsi la théologie n'arrive jamais à une rupture avec les enseignements (*Satzungen*) de l'église.

Aux yeux des classes aristocratiques le catholicisme doit se recommander comme une religion des plus utiles.

Là où le catholicisme est tout à fait *res domestica*, sans contact avec le protestantisme, là le catholicisme prend une forme beaucoup plus supportable qu'on ne devrait s'y attendre d'après son principe. Il se tient là, dans ses rapports au christianisme moral, à une température assez peu élevée, et cela sans incohérence, par principe, fondamentalement.

Qu'un homme cultivé de nos jours puisse de fait et sérieusement tenir le christianisme catholique pour le christianisme réel, c'est une épouvantable pensée (*entsetzlicher*).

Le catholicisme est, il est vrai, un christianisme fondamentalement déformé, mais néanmoins il transmet le Christ réel.

Si l'on cherche pour la constitution de l'église une autre base que la loi de l'organisation de la communauté humaine en soi et pour soi, par conséquent un fondement positif, on ne peut le trouver que dans le catholicisme.

Tenir encore fermement aujourd'hui à la tradition (*Ueberlieferung*) chrétienne (ecclésiastique) née d'une manière naturelle en son temps, y tenir encore aujourd'hui où elle ne peut continuer à exister que par un appui artificiel, c'est essentiellement le catholicisme.

Aussi longtemps qu'avec les catholiques nous mettrons le poids principal du christianisme dans l'église, ils hésiteront très sagement à échanger leur église contre la nôtre. Nous ne les amènerons jamais à notre église évangélique, mais bien à notre christianisme évangélique, toutefois seulement dans la mesure où celui-ci se dégagera de plus en plus de la manie de statuer qu'il tient de la forme ecclésiastique (*Gestaltung*) qu'il a prise. L'église évangélique ne vaincra jamais l'église catholique, mais le christianisme évangélique surmontera le christianisme catholique dans l'église catholique, malgré celle-ci, et il l'a déjà fait dans une mesure qui n'est pas insignifiante.

Ce que la justice exige de nous protestants en face des catholiques, c'est l'aveu franc que le protestantisme comme église

(mais non pas le christianisme protestant en général) est aussi une œuvre de faiblesse humaine.

Plus l'ultramontanisme se démène fanatiquement dans l'église catholique, plus, nous évangéliques, nous avons à exercer la plus extrême équité dans notre jugement sur le catholicisme. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons rester en communion chrétienne avec la grande partie de la chrétienté catholique qui est encore exempte de fanatisme à notre égard.

Ceci est certain : un protestantisme qui regarde comme son caractère tout particulier de maintenir le protestantisme du siècle de la réformation, n'a, dans la situation présente des choses, en face du catholicisme, que de très mauvaises perspectives (*Aussichten*). Je ne l'affirme que quant à ce protestantisme-là.

Si l'on a peine à comprendre que dans le siècle de la réformation les honnêtes cléricaux catholiques aient pu repousser carrément le mouvement de réformation, qu'on l'apprenne par la ténacité avec laquelle aujourd'hui nos honnêtes cléricaux évangéliques tiennent coriacement au caractère ecclésiastique du christianisme évangélique.

Le rapport des états à la hiérarchie catholique, ne pourra s'établir d'une manière exacte que lorsque dans les états la volonté commune nationale sera devenue réellement la puissance déterminante, c'est-à-dire seulement lorsque les états seront enfin constitués démocratiquement.

La politique de la curie est la politique naturelle du pessimisme conséquent, de l'incrédulité absolue à l'égard de la puissance du bien, même au dedans de l'humanité chrétienne. De ce point de départ résultent nécessairement une église-police et aussi un état-police, et pas d'autres.

Quand l'état accorde à ses sujets catholiques la liberté religieuse, il ne peut le faire que dans cette limite : que l'église n'ira pas à l'encontre de l'idée d'état, car cette idée doit rester la sienne.

Quand le catholique aujourd'hui ne met pas les intérêts chré-

tiens, auxquels l'état chrétien doit rester dévoué, au-dessus des prétendus intérêts chrétiens de son église, il ne peut pas être un bon citoyen. Si l'église catholique est sage (et elle a toujours su assez bien en tout temps s'accommoder aux circonstances), elle agira elle-même en ce sens sur ses adhérents. Il est vrai qu'en agissant ainsi elle se mettra en contradiction avec sa propre nature.

Si l'église catholique (après s'être modifiée d'une manière très sensible durant cinq cents années) ne peut plus changer sa forme dans le cours du temps qui change tout, alors, elle n'a plus qu'à subir les conséquences inévitables de cette situation.

Christ, qui a fait la réformation, n'a-t-il pas peut-être des idées plus étendues que Luther et Zwingli, à l'aide desquels il l'a faite ?

Les réformateurs voulaient retourner à la forme originale du christianisme, par conséquent à une forme qui avait existé ; le mouvement historique de réformation veut au contraire arriver à une forme entièrement nouvelle du christianisme.

L'action propre de l'Allemagne est tellement la réformation, que longtemps, comme peuple, elle a versé pour elle son sang.

Les réformateurs en soumettant le côté subjectif de la foi à une critique rectificante, n'ont pas pensé d'y soumettre aussi l'objet de cette foi, le portrait traditionnel du Christ. Ils se sont bornés à le remettre à l'avant-plan.

L'idée du protestantisme et du christianisme protestant (non pas de l'église protestante) est d'être la piété chrétienne essentiellement morale (déterminée et accomplie moralement).

Plusieurs, qui n'ont avec l'église protestante qu'un lien d'affection peu étroit, tiennent fermement et très sérieusement au protestantisme.

La pensée du « sacerdoce universel » est de se passer de la médiation ecclésiastique ; il y a aussi hors de l'église salut chrétien.

L'association sous une détermination religieuse, c'est le conventicule.

Le rationalisme est une mauvaise théologie, mais ce n'est pas une si méchante religion. C'est la conception populaire du christianisme religieux, moral, conception de fait plus ancienne que son apparition dans la théologie. Même dans le temps de la domination incontestée de l'orthodoxie dans l'église il était le christianisme réel de la grande masse des non-indifférents ou non-impies. Le piétisme, son parallèle historique, par sa nature, ne peut jamais être le christianisme des grandes masses.

Le côté borné du rationalisme, c'est que, quoiqu'il se soit dégagé du dogme, il a gardé, d'une manière assez irréfléchie, l'ancienne manière de voir sur les rapports du christianisme à l'église.

Ne sentant plus le besoin du dogme ecclésiastique on a voulu, par le rationalisme, garder au moins les idées chrétiennes.

Je ne reconnais absolument pas d'opposition entre le rationalisme et le supranaturalisme.

En tant que le rationalisme est une opposition au supranaturalisme, je suis un antirationaliste décidé, mais en tant qu'il n'est que ce que son nom dit, je suis également un rationaliste prononcé.

Le problème de la théologie est actuellement de donner pleine force dans le christianisme au surnaturel, mais en excluant d'une manière absolue le magique.

Dieu, en constituant la matière sous les lois naturelles, ne peut y emprisonner son activité, sa virtualité (*Wirksamkeit*), il ne s'impose point dans ces lois une limite. La seule borne à l'action de Dieu, c'est le contradictoire, le déraisonnable, le non-saint.

Le miracle n'est pas une interruption, une intervention, une rupture dans les lois naturelles, c'est une virtualité de Dieu s'exerçant sans la médiation de ces lois naturelles. Dans le miracle il n'y a aucune souffrance pour celles-ci. Dans le miracle, Dieu opère ou d'une manière absolue, sans aucun medium, ou par des moyens cosmiques, c'est-à-dire qui n'appartiennent pas au monde matériel, terrestre.



La distinction faite par le supranaturalisme entre le *contra* et le *supra* rationem est admissible, parce que pour nous, empiriquement, la raison (*Vernunft*) est quelque chose qui n'est pas encore complet, qui garde du relatif. Par conséquent quelque chose de révélé peut très bien être *supra* rationem empiricam, i. e. relativam, sans être pour cela (ce qui est inadmissible) *supra* rationem effectivam i. e. absolutam.

Je n'ai rien à objecter si l'on traite ma foi au miracle et en général mon supranaturalisme de naïveté enfantine.

Pour nous l'incompréhensible ce n'est pas en soi et pour soi le miracle ; celui-ci est au contraire pour nous le compréhensible, le direct, procédant de la virtualité de la causalité divine.

Dans un temps antérieur il était tout à fait naturel d'admettre une action surnaturelle dans le monde : maintenant le contraire nous paraît naturel. Mais l'une comme l'autre opinion repose sur un préjugé.

Pour les adversaires du miracle, le bon Dieu ne doit pas bouger, il est enlacé dans les lois de la nature. Qui donc l'y a enlacé ? Ah ! sans doute, il ne s'est pas enlacé lui-même.

Du point de vue de la situation historique donnée, un futur organisme d'état chrétien complet paraît bien moins une utopie qu'une vraie église protestante de l'humanité. Car l'histoire actuelle montre l'état grandissant d'une manière sensible, et l'église (qu'il ne faut pas confondre avec le christianisme vivant) diminuer.

Celui qui veut apprendre quelle nature de communauté le Rédempteur a voulu particulièrement fonder, qu'il lise Jean XIII, 34, 35. L'ordre de choses qui est réclamé là, non-seulement n'a été réalisé nulle part, mais encore nulle part n'a été regardé comme un problème à réaliser ; la tentative a toujours été isolée, elle est toujours partie seulement d'individus. Notre époque commence à avoir le sentiment de ce problème, c'est le vrai problème politique-chrétien, il doit trouver un jour sa solution. Son Colomb, avec sa foi pleine d'assurance, ne fera pas toujours défaut.

S'il survenait un jour, chez nos laïques évangéliques, un

conflit entre leur bourgeoisie politique-chrétienne et leur constitution ecclésiastique, de quel côté la balance pencherait-elle?

Je veux que l'état soit complètement neutre en face des confessions chrétiennes, et n'ait rien à faire avec elles, non que je désire l'état indifférent à l'égard du christianisme, mais parce que je veux qu'avec toute sa force il soit préoccupé du christianisme seul, dont la culture religieuse-morale est tout spécialement sa tâche. Car de par la volonté de Dieu l'état est l'héritier du christianisme *ecclésiastique* dans toutes ses formes.

L'état peut, sans aucun doute, accorder à l'église, quelle qu'elle soit, pleine indépendance, mais aucun privilège.

Que le Seigneur Christ s'intéresse aujourd'hui au développement de notre situation politique plus vivement qu'à nos soi-disant mouvements ecclésiastiques, cela n'est pas douteux pour moi. Il sait très bien derrière quoi il y a quelque chose et derrière quoi il n'y a rien.

Quand notre vue s'arrête sur les effets historiques provenant du Christ, la nouvelle formation sociale-politique du monde chrétien ne nous apparaît-elle pas comme infiniment plus importante que le système dogmatique de la doctrine religieuse?

La famille est la première institution de Dieu pour l'amortissement de l'amour de soi, de l'égoïsme chez l'individu; mais l'institution la plus étendue, et la seule qui puisse agir complètement, c'est la vie commune, tout particulièrement la vie nationale humaine.

L'expression « bien général » est une expression très imparfaite pour désigner le « but moral universel. » Quand le christianisme dans l'église a dégénéré complètement de sa nature propre, il est arrivé en même temps dans la sphère du monde à sa résurrection sous la forme qui est la sienne propre.

L'homme ne se développe, ne réussit et prospère que dans la vie commune. Quand donc le chrétien ne peut plus vivre dans la communauté *ecclésiastique*, il doit vivre dans la communauté politique.

Dans quel domaine le christianisme se montre-t-il mainte-

nant productif, dans le domaine ecclésiastique ou dans celui du monde ?

Ceux dont l'intérêt dominant est l'église ne sont pas aujourd'hui en toute vérité, c'est-à-dire en laissant de côté les apparences, plus chrétiens que ceux dont l'intérêt dominant est l'état ; c'est plutôt le contraire.

Aujourd'hui l'atmosphère politique est plus chrétiennement saine que l'atmosphère ecclésiastique.

Dans le christianisme, il n'y a que deux directions possibles, la direction ecclésiastique ou la direction politique. Ce qui est entre deux, c'est le pur rien.

Les gens à sentiment autocratique ne sont aujourd'hui d'aucun usage dans la vie publique.

Gouverner le peuple conformément à ce qu'il est et à la conscience qu'il en a, c'est la seule bonne maxime de gouvernement, et bientôt elle sera aussi la seule possible. Le peuple se donne un gouvernement pour arriver à être en état de se gouverner lui-même.

Pour élever religieusement et moralement l'homme du peuple, il n'y a pas de moyen plus actif qu'une vie en commun religieusement morale.

C'est orgueil et défaut d'esprit chez les gens cultivés quand ils font peu de cas des aperçus instinctifs des masses. L'homme réfléchi y voit des présages, mais pour les bien interpréter il faut être aruspice.

Aussi longtemps que le christianisme ne reconnaîtra pas ouvertement la liberté politique pour sa sœur légitime, il n'inspirera pas confiance à la généralité des contemporains.

Celui qui se détourne du mouvement politique-historique, parce que, ici et là, ce mouvement tombe dans des mains assez sales, celui-là doit vider la place, c'est-à-dire se regarder comme en dehors de la création de Dieu en général.

Autrefois on considérait le sentiment politique d'un homme comme quelque chose qui était sans rapport avec sa moralité, maintenant cela n'est plus possible.

Dans tous les domaines, la liberté porte avec elle cette bénédiction que, grâce à elle, on prend en affection l'ordre et la loi. « Au dedans du christianisme, a dit Lange, l'ordre cesse d'être l'ordre, dès qu'il opprime la liberté. »

Aucune vie publique n'est possible sans partis (réunions de gens tendant à un but commun, par les mêmes moyens, et d'après une méthode acceptée par eux), et point de partis sans organisation et agitation.

C'est encore toujours un préjugé très répandu que toute agitation provient de motifs impurs; c'est la suite de notre longue habitude du despotisme.

Parti pour une cause, pas pour une personne. Dans tous les domaines de la vie en commun, un plus grand nombre de partis maintenant, mais moins de *cliques*, c'est un progrès.

Nos « bien pensants » ne sont en bonne partie rien autre que des non-pensants, ou des pensants très mal disposés.

Une autocratie limitée, restreinte, est la plus absurde des constitutions politiques.

Une république est la seule forme d'état qui puisse préserver de la révolution, exclue ainsi par principe.

Il y a dans l'histoire des moments solennels de jugement (*Gerichts*), des moments dans lesquels où, quoique les pouvoirs historiques puissent encore quelque temps subsister, cependant, dans la conscience de l'époque, le jugement de mort est irrévocablement prononcé. L'année 1848 a été une de ces époques.

Avec le Prussien prussien, je ne puis pas du tout sympathiser, mais seulement avec le Prussien allemand.

Le mal historique le plus redoutable est un peuple qui se craint lui-même et doit se craindre, comme maintenant le peuple français.

L'historien doit pouvoir discerner la vie et la mort, même sous leurs masques les plus trompeurs.

C'est parce que l'homme dans le cercle de sa propre exis-

tence est accoutumé à de si petites dimensions, qu'il trouve si lente la marche des œuvres de Dieu.

Dieu retarde les progrès de son règne pour que même les aibles aient le temps d'arriver. (2 Pier. III, 9.)

Le résultat de l'expérience de la vie chez l'homme réfléchi n'est pas que tout est vain dans ce monde, mais bien que le noble métal indestructible du réel qui s'y trouve puisse se dégager des innombrables scories de tout ce qui est vain, par un travail plein de douleurs et de peines.

Nous entendons bien la mélodie de l'histoire du monde, mais qui peut saisir et comprendre l'admirable harmonie qui est répercutée dans les millions de cœurs humains qui en sont touchés (*berührt*) !

Heureux celui qui, dans l'histoire de son temps, voit par lui-même les choses réelles, et non pas, comme un si grand nombre, les ombres obscures que ces choses projettent.

L'histoire fait tranquillement son chemin, au milieu des partis.

Les puissances spirituelles historiquement dominantes exercent aussi une grande influence morale incalculable sur ceux qui n'en ont pas conscience. (Les impondérables spirituels.)

Les transformations soudaines (*Umschwung*) des temps forcent la plupart à regarder toujours et de nouveau les choses avec des yeux nouveaux.

Tous les commencements sont grossiers et mal taillés, aussi ceux de l'histoire.

Comme la terre dans le cours historique de sa formation a dû passer par de bien différents rapports cosmiques, ainsi l'humanité par rapport au moral.

Pourquoi les hommes dans le mouvement historique obéissent-ils toujours seulement à d'obscurs penchants (à des impulsions obscures) ? Pour que la direction reste dans la main de Dieu.

La culture discerne la différence qu'il y a entre l'*in quanto* et l'*in quali*.

On ne comprend bien une vérité que lorsqu'on peut em-

brasser d'un coup d'œil toutes les applications qu'elle peut avoir en tous sens.

Ce qu'on comprend le mieux, c'est quelquefois ce que l'on peut le moins.

Chaque écrivain écrit pour ceux qui le comprennent, et non pas pour ceux qui ne le comprennent pas ou ne veulent pas le comprendre. C'est le désagréable, le fâcheux de toute polémique.

On a beaucoup plus besoin d'esprits reproductifs que d'esprits productifs.

Il est dans la nature du grand savant de ne pas croire que son travail puisse avoir du succès de son vivant.

Pourquoi je regarde comme une calamité que des professeurs s'occupent de ce qui n'est pas de leur vocation? Parce que ce qui est de leur vocation et ne peut être fait que par eux, reste en partie non fait.

Le non-savoir dont on n'a pas conscience, n'est pas erreur.

Eveiller le péché par les soins qu'on donne à la moralité, et pas le contraire: voilà dans le christianisme protestant le canon pédagogique. La conséquence, c'est que la direction de l'éducation dans la chrétienté protestante, ne peut pas être l'affaire de l'église.

Les hommes d'école qui le plus souvent produisent de profondes et durables impressions sur la jeunesse des écoliers instruits, ce ne sont pas les maîtres de religion, quelque pieux et onctueux qu'ils puissent être, mais les bonnes têtes philologiques ou mathématiques, qui intérieurement sont pénétrées de vénération pour le christianisme, sans en parler jamais *ex professo*.

Pour préparer nos jeunes gens à leur vocation, il faudrait partir de ceci: S'assurer, non pas qu'ils *ont appris* quelque chose (ce dont on ne peut jamais être sûr, et ce qu'on ne peut jamais bien savoir que plus tard), mais plutôt qu'ils *apprennent* quelque chose.

Le maître académique ne doit pas être l'objet de l'étude, il doit en être le moyen.

Si dans l'état actuel de la critique biblique et dogmatique, le christianisme, en tant qu'église, ne peut plus exister, eh bien, qu'il se passe de l'église !

Un des symptômes significatifs de l'état actuel de l'église dans la chrétienté protestante, c'est le grand refroidissement d'intérêt pour les études historiques chez la jeune génération des théologiens. Ils ne s'intéressent plus qu'aux controverses confessionnelles.

Nos « gens d'église » sont (*optimâ fide*) des réactionnaires contre le gouvernement du monde par Christ.

La seule politique salutaire pour l'église est de se maintenir en contact vivant et en sincère amitié avec tous les courants chrétiens dans les autres domaines de la vie.

Le devoir principal de notre gouvernement évangélique ecclésiastique actuel est de dompter tout esprit de corps clérical.

Moins l'église accentue une piété chrétienne, plus c'est pour elle un besoin d'appartenir à une communauté ecclésiastique grande et embrassant le plus possible d'adhérents, plus il lui serait intolérable d'être d'une secte (églisette).

Nos « gens d'église » agissent en toute naïveté, comme si le christianisme était là dans l'intérêt de l'église et du clergé ; cependant il n'est pas douteux que c'est tout le contraire qui doit avoir lieu.

Il ne faut pas maintenir l'église, au risque de détruire le christianisme.

Le moyen simple et fondamental contre le séparatisme est la liberté ecclésiastique (*Kirchenfreiheit*) absolue.

L'église doit élever les hommes pour le ciel, mais si elle se met en tête de pouvoir et de devoir le faire *immédiatement*, et autrement qu'en aidant à les élever pour la terre, elle se perd dans les nuages (*schwärmt*). Car le ciel ne peut être bâti que sur la terre.

Toute la question dans notre église est présentement : un christianisme humanitaire (*weltgeschichtlich*), ou un christianisme sectaire ?

Il y a, Dieu soit loué ! non pas seulement une église chrétienne, mais aussi une chrétienté, qui n'est pas partagée et séparée confessionnellement.

Vouloir sauver l'église aux dépens de la vie hors de l'église, c'est absurde et nuisible.

Il y a beaucoup de gens, et des meilleurs, auxquels la piété ne semblerait plus rien, s'ils arrivaient à la pensée qu'elle n'est rien de particulier, rien que l'atmosphère saine, rafraîchissante, fortifiante que nous absorbons à chaque haleine. S'entendre avec ces gens-là est très difficile.

L'abandon absolu de soi-même à Dieu est certainement le résumé de tout ce qu'on peut demander à l'homme, mais N.B. abandon de soi-même à Dieu dans une vie complètement morale (*sittlichgehaltvoll*). Autrement l'homme n'a rien à donner à Dieu, et son abnégation prétendue n'est qu'inanité, un discours pompeux, vide, une criminelle moquerie de Dieu.

Qui se place au point purement religieux court le danger de se tromper d'une manière effrayante sur lui-même.

L'*opus operatum* est la conséquence intérieurement nécessaire et le signe caractéristique, par conséquent, de toute piété et de toute religion qui n'est pas absolument morale.

La méconnaissance du rapport intime de la piété et de la moralité a donné lieu à l'habitude de considérer la béatitude céleste comme un état de repos, de fête. Cette manière de se la représenter se rencontre-t-elle jamais dans Christ ?

Vous qui vous escrimez tant contre la prédominance des intérêts matériels à notre époque, et qui y voyez une profonde corruption, pourquoi ne cherchez-vous pas plutôt à montrer à ceux qui poursuivent ces intérêts qu'il y a rapport intime entre ces intérêts et les buts les plus élevés de l'humanité.

C'est précisément la piété (la piété abstraite) qui doit toujours avoir dans la pensée la parole : L'oisiveté est la mère de tous les vices.



La piété doit être là pour nous tremper et non pour nous attendrir ; la tendresse qu'elle communique à l'âme est quelque chose de tout autre que la tendresse écœurante de ces âmes qui s'occupent toujours de leur digne propre personne et de ses soi-disant besoins.

Un homme peut être un très excellent chrétien et cependant ne pas avoir le moindre regard historique chrétien.

Ce n'est pas de la « bonne » piété de penser que ce monde est là seulement dans l'intérêt de la religion.

De quels hommes avons-nous besoin maintenant pour pasteurs ? D'hommes ; mais de ceux qui ont la conscience distincte que c'est par Christ essentiellement qu'ils sont *des hommes*.

La science sous la détermination religieuse (l'exposé du savoir religieux par la parole), c'est la parole de Dieu.

La piété (*die Andacht*) dans la joie est la plus pure piété.

Il n'y a pas d'expression plus forte pour l'unité essentielle (non l'identité) de la piété et de la moralité que le mystère de la sainte cène, dans son sens primitif.

Le Rédempteur a élevé (*gesteigert*) les moyens de nous nourrir (le pain et le vin) à être des moyens de grâce.

Que la communauté chrétienne ait été constituée de très bonne heure comme vie sociale (*geselliges*), on le voit par les agapes, qui ont été l'une des premières institutions chrétiennes.

Il est caractéristique que le Rédempteur ne se mêle pas de dogmatiser.

Les théologiens ont chassé Christ de l'activité vivante historique et ont fait de lui une poupée habillée fantastiquement : et maintenant ils déplorent que le monde ne sache plus qu'en faire. (*Sich nicht in ihm zu finden wisse.*)

La cause principale de la méconnaissance actuelle du Christ est encore, comme à l'époque de sa vie, la fausse idée qu'on se fait de lui. (Alors, c'était la fausse idée du Christ, de sa fonction ; aujourd'hui, c'est la fausse idée de Jésus, de sa personne.)

Combien y en a-t-il dont le cœur tient à l'expiation des péchés par Christ, sans tenir à lui-même !

Dès qu'on se met à faire des dogmes, la discorde est inévitable.

L'expression : vérité chrétienne, est très peu claire. Qu'est-ce que « vérité chrétienne ? » Connaissance acquise à la lumière du fait « Christ ; » lumière toujours plus croissante.

Où les choses en sont, il est à souhaiter, dans l'intérêt du christianisme, que le débit passe des mains des théologiens dans celles des gens du monde. La manipulation des premiers, en face de la génération présente, en fait inévitablement une affaire de boutique.

L'indifférentisme ecclésiastique des gens de nos jours signifie souvent qu'à leur idée messieurs les théologiens ne s'entendent guère mieux qu'eux-mêmes aux questions ecclésiastiques. Est-ce là se tromper de beaucoup ?

C'est un malheur quand une tête faible entre dans la carrière ecclésiastique. Sa conscience le pousse à chercher la vérité, et son incapacité pour cette recherche le laisse dans une inextricable confusion.

Il n'y a plus de nos jours de vérité privilégiée. La vérité n'a plus d'autre force que celle de la persuasion qu'elle produit.

Je vis dans la ferme persuasion que l'invention des chemins de fer contribuera beaucoup plus à l'avancement du règne de Christ que les méditations les plus profondes sur les dogmes de Nicée et de Chalcédoine.

Le Rédempteur ayant restreint d'une manière absolue l'œuvre de sa vie à la religion comme telle, a rendu possible que son œuvre, le christianisme, reste invariablement, à travers tous les développements historiques, la puissance religieuse dominante, parce qu'elle peut rester en harmonie avec tout nouveau développement de la connaissance du monde. Plus cette dernière connaissance progresse, plus le christianisme, placé par là même dans une lumière plus vive, peut être compris d'une manière plus complète.

Je sais que de nos jours il y a des hommes sans nombre

qui tiennent très sérieusement le christianisme pour ce qu'il y a de plus sacré dans l'humanité et qui, à aucun prix, ne voudraient se laisser ravir le titre de chrétiens, et malgré cela ils sont tellement brouillés avec le dogme ecclésiastique et ses conséquences pratiques, que de bonne foi ils ne peuvent plus se décider à le confesser.

Des hommes sérieux peuvent avoir autre chose à faire dans la vie que de se casser la tête sur des dogmes et des controverses théologiques. Aussi en est-il qui sont assez orthodoxes pour mettre de côté, une fois pour toutes, toutes les subtilités théologiques (*Grübeleien*).

Il y aura généralement plus de foi à Christ quand les objets de la théologie seront pris en main par la science non théologique.

Dans la théologie c'est une supposition admise que le degré d'ecclésiasticité de l'individu est une juste mesure de son degré de croyance chrétienne. Mais une telle supposition, contraire à toute expérience, pourra-t-elle être jamais admise de nouveau d'une manière générale ?

Beaucoup de choses que nous regardons comme une opposition au christianisme ne sont qu'une opposition à la formule ecclésiastique reçue (*der kirchlichen Formulierung*).

Au dedans de la chrétienté, au point de développement où elle est arrivée, la promulgation de l'Évangile ne se fait plus exclusivement par la prédication ecclésiastique, par l'enseignement et l'emploi de la sainte Ecriture, mais aussi, en grande partie, d'une manière indirecte.

Aider à affranchir Christ de l'église, ce doit être de nos jours l'un des principaux efforts des croyants.

Ce n'est que dans le vêtement laïque que le christianisme se sent vraiment lui-même, tel qu'il est.

Le sentiment chrétien suit invariablement son cours sans s'inquiéter des oscillations violentes et soudaines du sentiment ecclésiastique.

Le christianisme se montre comme religion *absolue* par ce

fait qu'il ne veut plus être religion *à part*. Celui qui en veut faire une religion *à part*, lui ôte par là même son caractère *absolu*.

Dès qu'on tient le dogme évangélique pour intenable, on ne peut plus mettre dans le christianisme une grande importance à la différence des églises.

Christ est le maître aussi bien dans le domaine du monde que dans le domaine ecclésiastique.

C'est une chose insensée que de ne pas voir la domination réelle de Christ dans l'histoire du monde, et d'en attendre une chimérique, une fantastique qui aurait lieu dans l'avenir d'une manière magique.

Le véritable progrès du christianisme est dans le développement constant, perpétuel de l'esprit aspirant à former une vie commune chrétienne-morale.

Etre pieux à l'air libre, voilà ce qu'il faut aujourd'hui.

C'est en mûrissant qu'on commence à sentir quelle plénitude de contenu il y a dans les vérités de la religion appelées *les plus élémentaires*, et tout ce qu'il faut découvrir en soi pour être intimement persuadé et convaincu de ces vérités élémentaires. Alors on comprend aussi comment des personnes d'une grande piété ont pu très bien s'en contenter.

Celui qui peut dire son Notre Père en toute vérité, celui-là doit bien être un chrétien.

Ce à quoi il faut aspirer, c'est à délivrer la conscience religieuse générale des liens qui l'ont enlacée à une forme de foi, à certains dogmes, à l'enseignement ecclésiastique.

Singulier préjugé de penser qu'à tout prix la dogmatique est ce qu'il y a de plus haut dans la théologie !

Si l'église ne peut subsister que par une conduite prudente et retenue de la part de sa théologie et de ses docteurs, que par une restriction en fait de franchise et de sincérité : ah ! qu'on la laisse partir sans pleurer son départ. Le christianisme ne tombera pas avec elle, mais il tomberait par le manque de

droiture. Que l'église reste où elle voudra,... mais que la vérité et l'honneur (*Ehrlichkeit*) ne souffrent pas dommage !

Cultiver la religion comme *pure* religion, c'est contre ma nature.

Je n'accorde à personne le droit de m'excommunier de la chrétienté protestante ; dans l'église protestante je ne demande qu'une tolérance indulgente, je ne la réclame pas même comme un droit.

Le christianisme est essentiellement anti-mythologique, mais non pas le christianisme ecclésiastique.

Pouvoir être droit et sincère est un des droits les plus fondamentaux de l'individu. Au point où en sont les choses, on ne peut dire à l'individu qui est en dehors de l'église : Ne parle pas des affaires d'église, dans la position où tu t'es mis en face d'elle, cela ne te regarde pas.

Vous mettez au christianisme un habit qui en fait une caricature, et vous vous étonnez que les gens lui tournent le dos et s'en raillent !

C'est un moindre mal de parler trop peu de religion que d'en parler trop.

Ce qui avance l'homme tourne au profit du chrétien.

Mais que personne ne cache son homme derrière le chrétien. Bien au contraire, il faut laisser voir celui-ci à travers celui-là.

Le problème est de mettre de côté la soi-disant « religion chrétienne » et de rétablir Jésus-Christ comme vie d'un monde où le bien triomphe par sa propre force.

Je proteste contre quiconque veut faire de Christ un monopole, et du fait d'être chrétien une condition privilégiée.

Christ est le soleil de l'histoire ; c'est de là avant tout que vient la lumière dans la chrétienté ; elle ne vient que bien secondairement des lanternes que l'église allume.

Le christianisme est tout ce qu'il y a de plus changeant, c'est sa gloire particulière.

E. GEISENDORF.